

*Mütterlein wieder triffst*, das dir die ersten Aufklärungen über das Wesen des Fragezeichens gab, dann wirst du doch im Recht sein, wenn du nunmehr wieder wie damals als Knabe dich weigern solltest, Fragezeichen zu setzen. Denn *nunmehr bist du in jener Region angelangt*, nach der in aller Skepsis stets deine große Wahrheitssehnsucht dich hintrieb, in jener Region, wo es keine Fragezeichen mehr gibt. *Und so ruhe denn sanft* in den stilleren Bezirken *der ewigen Urbejahung*, nachdem du hier unten alle Abgründe der Skepsis und der Relativitäten bis zur Ermattung durchwandert hast! (Kölnische Volkszeitung.)

#### Curtius est en France.

Combien de critiques étrangers, parmi ceux-là même qui se sont consacrés, à un moment donné, à l'étude de nos lettres, sont aujourd'hui connus du public français? Unamuno, Benedetto Croce, Edmond Gosse, Georg Brandes... Quelque liste qu'on tente de dresser des noms dont la réputation ou l'œuvre sont parvenues jusqu'à nous, elle apparaît aussitôt, sous le point de vue de l'étranger, incomplète et disparate.

Curtius est peut-être aujourd'hui le seul Allemand chez qui s'allient une intelligence lucide, une sensibilité vive et personnelle, une érudition qui n'est jamais en défaut, une culture à la fois très française et vraiment européenne, c'est-à-dire cet ensemble des qualités qui peuvent faire un grand critique franco-allemand.

On s'étonne parfois de la variété de ses dons. Est-ce le même écrivain — est-ce un critique étranger? — qui, un jour, avec un tact parfaitement sûr, analyse les rythmes les plus subtils de Paul Valéry, un autre jour définit l'art de Proust, montre, avec un recul et une largeur de vue qui forcent l'admiration, le développement de quelque grande idée à travers le XIXe siècle français, et trouve moyen encore de consacrer à Balzac un ouvrage de 500 pages, qui est une étude d'une densité et d'une richesse étonnantes?...

On a jeté récemment le nom de Curtius dans la discussion du problème oriental-occidental. On a cité de lui une phrase qui disait à peu près: «L'Allemagne n'a plus les yeux tournés vers la France. Elle attend de l'Orient un idéal nouveau.» Sur ce point, il convient peut-être de préciser la pensée du critique allemand, d'enlever à cette pensée le caractère un peu abrupt qu'elle a pris dans la formule par quoi on l'a résumée.

De 1650 à 1800, telle est, en bref, la thèse de Curtius: la France a eu pour la première fois l'hégémonie intellectuelle de l'Europe. Dans la littérature, dans l'architecture, dans les mœurs, elle a imposé son style. Le système classique fut une création d'une merveilleuse unité. Mais la révolution française, le romantisme ont détruit ce style. Ils ont donné à la France une idéologie nouvelle, grâce à quoi, encore une fois, durant tout le XIXe siècle, elle domina le monde occidental. Mais l'idéal démocratique du progrès et de la liberté a cessé de fasciner les esprits. Il n'a plus de prise sur l'Europe, parce que le travail historique et critique du XIXe siècle lui a enlevé sa force vitale. La France, encore une fois, se renouvellera-t-elle? «Quoi qu'il en soit, *ni l'importance historique de la France, ni les sympathies qu'on peut, à l'heure présente, lui témoigner ne sont changées*», conclut Curtius.

«La France est un vase clos, un aliment complet qui intéresse l'Europe mais que l'Europe n'intéresse pas.» M. Curtius, qui cite cette phrase de Paul Morand, n'en disconvient pas. Et des Européens attentifs à la vie française, il est un des premiers.

Maurice Betz.

(«Les Nouvelles Littéraires».)